

le monde, la nécessité de rendre possible pour le jeune homme les rapports sociaux avec ses contemporains et le besoin d'échanger ses vues, le nouvel essor donné, dans notre jeune pays, à l'esprit d'entreprise, et, comme conséquence, les avantages inappréciables que peut procurer cet enseignement, puisqu'il ouvrira à tant de jeunes gens des carrières lucratives et mettra ainsi un terme à ce ruineux et désespérant encombrement de nos professions libérales. Je m'adresserai donc à vous de nouveau, mon jeune ami, et je vous dirai : Initiez-vous aux chefs-d'œuvre en tout genre de Rome et d'Athènes, de Paris, de l'Angleterre et de l'Allemagne. C'est parfait. Mais votre instruction ne sera pas complète, peut-être même toutes les portes du succès resteront obstinément fermées devant vous, à moins que vous ne donniez aussi une attention spéciale à l'étude des sciences. Donc, Botanique, Zoologie, Chimie, Minéralogie, Géologie, Economie Politique, Physique, Astronomie, Mathématiques simples et appliquées, voilà pour vous tout autant de sujets d'études ; voilà le vaste champ ouvert à l'activité de votre jeune intelligence. Travaillez énergiquement et sans relâche à l'acquisition de toutes ces sciences, et vous trouverez dans ces études un nouveau et puissant moyen de développer, d'assouplir, d'orner, d'enrichir vos facultés intellectuelles. Travaillez à l'acquisition de toutes ces sciences : ces études vous mettront en état de saisir les merveilleuses harmonies de la création, et, bientôt, tout, depuis l'animalcule perdu dans l'immensité de sa goutte d'eau, jusqu'à l'aigle qui s'en va, d'un vol hardi, se perdre, lui aussi, dans les plus hautes régions de l'atmosphère, tout vous parlera de la sagesse et de la puissance sans bornes d'une main créatrice, et les jouissances que vous goûterez alors vous sembleront un reflet ou un avant-goût de la félicité infinie. Travaillez à l'acquisition de toutes ces sciences et, bientôt, vous serez en état de vous rendre utile à votre pays, au monde entier peut-être, tout en vous créant pour vous-même, personnellement, une position sociale des plus enviables. "Mais, dira-t-on, est-il possible, sans s'exposer à surmener son intelligence, d'initier le jeune homme à toutes ces notions scientifiques, pendant qu'il s'applique à son cours de littérature ?" Basés sur les données de l'expérience, nous sommes en mesure de répondre affirmativement à cette question. "Et, à quel point, à quel degré du cours, demandera-t-on encore, devra être placée l'étude de ces sciences ? Faudra-t-il les grouper toutes en faisceau, et les faire pénétrer, bon gré mal gré, dans la mémoire, sinon dans l'intelligence du jeune homme, ou, devra-t-on les échelonner le long du cours d'études, en sorte que l'enfant, dès sa première année de collège, soit initié à une branche, et passe ensuite en revue, à mesure que les ans s'écoulent, les divers départements de ce grand domaine scientifique ?"... Des motifs de la plus haute importance et en trop grand nombre pour que nous songions à vous les énumérer aujourd'hui, nous ont convaincus que la dernière de ces deux méthodes est de beaucoup la plus sage. Quelle puissante auxiliaire, par exemple, ne sera point pour le jeune littérateur qui va se mettre à composer, la connaissance de la géographie physique, de la botanique et de la zoologie ! Quelle source abondante, quelle riche mine de comparaisons, d'allégories, d'expressions variées et précises il a déjà à sa disposition ! Et, quoique tout jeune, voyez cependant comme il a de l'initiative ! combien peu il a l'air embarrassé en présence de cette page encore vierge ! C'est que déjà l'étude des sciences, unie à celle de la littérature, a rempli son esprit d'idées fraîches et variées, qui ne demandent qu'à se produire au grand jour. Et puis, lui sera-t-il permis, au bout de trois ou quatre années de séjour dans un collège classique, de venir nous parler du *calice aux brillantes couleurs de la fleur printanière*, et de la *puçonne* d'un serpent ? de nous représenter comme le plus gros des poissons un mammifère tel que la baleine ? lui sera-t-il permis de laisser s'épanouir sur sa figure un sourire inintelligent, quand on fera devant lui allusion au *carré de l'hypoténuse*, à la *quadrature du cercle*, au *mouvement perpétuel*, ou autres expressions également banales ? Lui sera-t-il permis, dis-je, au bout de trois ou quatre ans d'étude, d'ignorer ces choses élémentaires, de confondre *l'équerre* et *le compas*, de prendre, comme Pradon, la métaphore et la métonymie pour des termes de chimie ?...

Mais, je m'aperçois, mesdames et messieurs, que je me suis, malgré moi, laissé entraîner bien au delà des bornes que je m'étais prescrites. Il ne me reste qu'à m'adresser à votre grande indulgence pour obtenir mon pardon. J'ai été indiscret, j'en conviens, en surtaxant ainsi votre bienveillante attention ; mais je dois aussi, en terminant, avouer ingénument que j'aurais aimé à développer encore davantage, à traiter plus au long cet important sujet de l'instruction pratique. Après avoir mis sous vos yeux le côté abstrait, pour ainsi dire, de la question, j'aurais été heureux d'essayer de vous introduire dans le sanctuaire, c'est-à-dire dans la classe d'un professeur qui s'est familiarisé avec ces idées d'enseignement pratique. Et puis, je sens que, pour compléter ce qu'il y aurait à dire, il importerait également de parler de l'éducation pratique telle qu'elle doit et peut être donnée sous la bienfaisante influence du christianisme. Peut-être l'avenir nous réserve-t-il le plaisir

de traiter devant vous de toutes ces grandes et intéressantes questions. Mais, il est temps de mettre un terme à ces quelques réflexions, et je m'estimerai heureux si, après vous les avoir communiquées, je puis emporter avec moi le témoignage que j'ai réussi, au moins dans une certaine mesure, à me faire l'interprète de notre vénéré Supérieur et de ceux avec qui je partage, au sein de cette institution, la difficile mais noble tâche de faire participer vos chers enfants aux bienfaits d'une instruction pratique.

EXPRESSIONS À NOTER

Le correspondant LA-MI n'a pas voulu me comprendre. Pour moi, j'ai voulu dire simplement que le mot *Bande*, désignant un corps de musique, est une vieille expression française, et non point un anglicisme, comme le veulent nos anglophobes. Larousse, dans son encyclopédie, veut que cette expression soit empruntée aux Italiens qui disent *La Banda*, pour désigner un corps de musique, et il ajoute qu'elle renaît actuellement en France. Horace l'avait dit avant lui :

Multâ renaſcentur quæ jam ceciderunt...

"Bien des mots renaîtront qui, depuis longtemps, étaient tombés en désuétude."

Le correspondant LA-MI doit savoir également que foule d'expressions modernes ont, en même temps, une signification noble, honnête, si je puis ainsi parler, et une signification basse, triviale.

Prenons, au hasard, un mot des plus anodins qui nous servira d'exemple—on pourrait en citer par centaines : *Girouette*, disent les dictionnaires, est une banderolle de fer-blanc, tournant sur pivot dans un lieu élevé, pour indiquer la direction du vent. Mais *Girouette*, d'après les mêmes dictionnaires, veut dire aussi un homme ou une femme qui n'ont pas d'opinion à eux, des gens "de peu de foi," des "pas grand'chose," si l'on veut.

Vu que *Bande* signifie quelquefois "réunion de vauriens," et que les musiciens sont, en général, des gens fort honnêtes et inoffensifs, je propose un compromis au correspondant LA-MI. Nous appliquerons, désormais, en Canada, le mot *Bande* aux réunions de musiciens qui jouent faux, et nous les appellerons : "*Bandes d'écorceurs d'oreilles*." Pour ceux qui jouent juste, nous garderons les expressions : "*Corps de musique*," "*Fanfare*," "*Harmonie*," etc., etc.

Je suis bien sûr que le correspondant LA-MI jouera juste, quand il aura bien appris la clarinette, car il a le sentiment de sa dignité, et c'est bien de sa part.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

LETTE D'UN MISSIONNAIRE

LAC ABITIBI, 9 Juin 1882.

MON CHER M. JULIEN,

C'est au milieu d'une tempête de grêle et de neige, et parmi les grondements des vagues du fougueux Abitibi, que suivant la formule, chère à nos bons Canadiens, je mets la main à la plume pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes Dieu merci. Comme il s'est passé beaucoup d'événements depuis notre dernière entrevue, je n'entreprendrai pas de vous en faire l'histoire universelle, mais je me contenterai de vous donner un aperçu général de mon itinéraire depuis Ottawa, au collège duquel je devais une visite spéciale, puisque c'est là qu'il m'a été donné de passer les plus belles années de ma vie à faire mon éducation de religieux et de missionnaire. Il convenait d'aller serrer une dernière fois la main à tant de bons amis qui me suivent de la pensée et du cœur, jusque vers ces régions glacées où m'appellent la sainte obéissance et le salut des âmes. Le 5 mai je quittais Ottawa pour Pembroke et Mattawan. Mais arrivé dans cette nouvelle ville, on m'annonce que je dois attendre la débâcle du lac Temiskaming avant de m'aventurer sur les frêles canots d'écorce, seuls véhicules désormais laissés à la disposition du voyageur. Ce retard fut pour moi une bonne fortune, car il me mit à même d'aller faire une petite mission à mes compatriotes les *Québécois* qui travaillent sur le chemin de fer du Pacifique, dans le voisinage du Lac Talon. Je pus réunir plus de six cents de ces braves catholiques pour une grande messe célébrée avec toute la pompe possible au milieu de la forêt ; car la chapelle de la mission n'aurait jamais pu contenir une semblable multitude. Pour élever notre basilique provisoire, chaque *foreman* se fit un plaisir de mettre ses gens à ma disposition. En moins d'une heure, chicots, broussailles et fredoches inutiles disparurent comme par enchantement pour faire place à des sièges rustiques, mais aussi confortables qu'on pouvait en fabriquer avec des troncs d'arbres renversés. Pendant que des bras vigoureux aplanissaient le terrain et dessinaient l'enceinte par une haie de verts sapins, des dames obligeantes décoraient avec goût le sanctuaire et l'autel, où la verte mousse et les banderolles multicolores faisaient tous les frais d'une gracieuse architecture. Ici se distinguèrent spécialement madame Lamothe, dont le mari est *foreman* sur la ligne, et madame Sinclair, de Rimouski, dame

bien connue de ses compatriotes pour être l'âme de toutes les œuvres de charité. Je regrette de ne pouvoir consigner ici le nom de mes chantres, vu que mes notes ont été perdues dans un rapide de l'Ottawa. Ils étaient au nombre de huit, l'élite des maîtres chantres d'en bas de Québec, et je vous assure que si l'orgue manquait on ne s'en aperçut guère. Après le saint sacrifice, ce fut un devoir bien doux pour moi d'adresser quelques mots d'encouragement à ces chers Canadiens des provinces les plus franchement catholiques de notre pays. Que Dieu bénisse leurs courageux efforts et surtout conserve toujours en leurs cœurs cette foi vive et intacte qu'ils ont reçue de leurs pieux ancêtres. Peut-être que dans les desseins de la Providence, ils sont appelés vers ces nouvelles et fertiles régions pour y implanter avec leur colonie la religion et les mœurs si pures qui font la gloire de notre population agricole. En effet, pourquoi l'élément français et catholique ne profiterait-il pas de cette belle occasion de s'implanter dans la province d'Ontario, dont il paraît avoir été exclu jusqu'à présent par la force des circonstances. Un espace immense des terres les plus fertiles encore inoccupées, s'ouvrent en ce moment par le tracé du Pacifique. C'est le temps décisif ; si nos Canadiens ne se hâtent, de nombreux rivaux les devanceront et nous pourrions le regretter trop tard.

En attendant la réalisation de ces souhaits, retournons à Mattawan. Nous sommes au jour de l'Ascension, le lac Temiskaming est libre, mais aucun canot ne fait son apparition. Pourtant le temps presse où il faut partir. En désespoir de cause, nous prenons la première occasion qui s'offre de nous transporter jusqu'à la tête du Long-Sault ; et cette occasion, le croiriez-vous, ce fut un *steamboat*. Oui, le premier *steamboat* qui, de mémoire d'homme, ait jamais osé franchir les redoutables rapides qui ferment l'entrée du grand lac Temiskaming. Mais, dans cette navigation d'une nouvelle espèce, il faut bien vous dire que ce n'est pas le *steamboat* qui mène les passagers, mais les passagers qui mènent le *steamboat*. Cela demande une explication : c'est-à-dire, qu'après avoir enlevé la chaudière et tout le mécanisme, qui ont été transportés au Lac l'hiver dernier, M. Latour a confié à une vingtaine d'hommes le soin de monter la coque à force de rame et de cabestan. Le récit de cette navigation aussi hardie que périlleuse ferait une petite épopée digne des temps héroïques du Canada. Qu'il suffise de vous dire que nous primes six jours pour franchir six milles de ce rapide furieux et continu qu'on appelle le Long-Sault. Un cabestan fixé d'étape en étape sur le rivage traînait pouce à pouce le vaisseau rétif sur la pente des cascades écumantes, soulevant et précipitant leurs vagues comme pour tout engloutir. Le dimanche nous surpris au beau milieu de nos succès. Le vaisseau, tout triomphant de sa course de trois milles à travers les écueils, fut attaché au rivage, pour goûter un jour avec nous le repos du Seigneur. La sainte messe se célébra au pied d'un pin gigantesque, où tous les assistants furent invités à écrire leur nom en mémoire du célèbre événement. En tête brille celui de mon vénérable compagnon apostolique, le R. P. Nédélec, plus connu des voyageurs sous le titre de *Petit Père Brulé*. Viennent ensuite M. Antoine Charette, agent de M. Latour, et celui de M. James Mulligan, capitaine, de François, métis algonquin, à qui revient l'honneur de commander la manœuvre. Pour les autres, je renvoie le lecteur au pied du gros pin, où il pourra prendre en note les noms de vingt-quatre héros dignes de passer à l'histoire. Le lendemain, la troupe impatiente s'élança avec un nouveau courage, et nous remarquons avec enthousiasme que la marche a doublé de vitesse. L'entrain est universel, et je ne rougis pas d'avouer que je mets comme les autres la main à la corde, à la rame et au cabestan. Enfin nous voici au pied du remou si redoutable, connu des voyageurs sous le titre de "remou du diable." Ce nom n'a pas besoin de commentaires. Ici il faut redoubler de précaution. Des câbles à toute épreuve sont attachés de chaque bord et tenus au rivage par une dizaine d'hommes, tous les regards fixés sur le moindre signe du général François. Nous étions sur le bord du gouffre, et il s'agissait de passer dans un chenal hors de sa griffe diabolique. Tout allait à merveille lorsque tout à coup, un câble du rivage se détache et en un clin d'œil voilà le *steamboat* emporté par le rapide à un demi mille en bas. Que de peines perdues dans une seule demi minute ! C'est ici que j'admire la patience et la présence d'esprit de nos braves voyageurs. Sans murmurer ni se déconcerter, tous sautent dans les berges et volent au déserteur qui est repris et ramené à sa courte honte, mais non sans avoir couru les plus grands dangers. Cependant le soleil baisse, et notre François a dans la tête de franchir le "Rapide plat" ainsi nommé, parce que pendant trois quarts de mille l'eau descend une pente uniforme de 80 à 100 pieds au moins. Ce n'est rien moins qu'une colline liquide où l'on n'aperçoit à perte de vue que les crêtes écumantes se poussant et se heurtant sans trêve ni relâche. Il n'y a pas à balancer. Aussitôt le cabestan est installé sur une pointe à la tête du rapide et le *steamboat* est lancé au bout d'un câble de plus d'un demi mille de longueur. Porter le câble à cette distance était lui-même un exploit, vu la fureur du courant, qui en centuple la pesanteur. Dans cette dangereuse entre-